

ménés dans une impasse musicale et dans un grave état de fait : la musique compte de moins en moins pour elle-même et les amateurs et critiques qui détestent la musique nouvelle ont de plus en plus de pouvoir. Les véritables artistes de notre siècle n'ont pas acquis leur réputation avec des prix, ni dans ces bordels de conservatoires, comme bon nombre de pianistes de ces vingt dernières années. Menuhin, Heifetz, Oistrakh, Rubinstein, personne de bien à ma connaissance n'a jamais parlé technique, compétition, prix et autres vulgarités de cette sorte.

Jean Barraqué dans le noir, rue des Moines, fuyant la lumière du jour, les enfants, son amie, la nuit, drogué de travail.

Fou de Kirsten Flagstad, de Beethoven, particulièrement de *Fidelio*, fasciné par l'idée de fragments, il me faisait l'honneur de travailler à une nouvelle œuvre pour moi, que la mort interrompit. Il n'a que peu laissé : *Jeune Séquence*, *Chant après chant*, *Le Temps restitué*, et naturellement sa géniale *Sonate pour piano*, que j'ai donnée dans vingt et un pays ces dix-sept dernières années.

J'ai rencontré John Cage pour la première fois dans les studios de la BBC lors des répétitions de *H.P.S.C.H.D.*, grandiose tentative pour sept clavecins, sept écrans et cinquante-deux bandes magnétiques. Ce fut un concert inoubliable, qui tenait de la *party*. John, à son habitude, fut serein ; il entourait chacun de son calme oriental. Je n'ai plus joué depuis longtemps ses deux chefs-d'œuvre : *Sonates et Interludes* et *Music of Change* ; il n'y faut voir que le hasard, le caprice des programmations. Dieu seul sait quand nos pas à nouveau se croiseront.

J'ai sans cesse travaillé avec le compositeur minimaliste américain Morton Feldman dans les années 70. Il a composé de nombreuses œuvres pour moi, je les ai données dans le monde entier. Puis vinrent des œuvres extravagantes : tel ce *quatuor à cordes* qui dure six heures... Sa musique continue de me fasciner, mais j'ai dû m'en défaire momentanément, afin de préserver en moi le sens vital du rythme.

Ce que j'aime, c'est tout ce que je ne connais pas, ces partitions qui vous parviennent d'inconnus, la satisfaction de les découvrir, de les essayer au piano, si j'en ai le temps — mais le temps manque toujours. Vous y trouverez des choses remarquables. Ainsi, récemment, les concerts de trois jeunes compositeurs australiens : *Le Réveil de l'Ange* de Gérard Brophy, le *Concerto* de Graeme Kuehne, l'admirable œuvre de Nigel Butterley — dorénavant à mon répertoire !

Rencontrer Pierre Boulez est impressionnant pour tout artiste. Répétition : Boulez arrête l'orchestre, qui faisait un tonnerre d'enfer, et pointant la harpiste : « Je vous prie de jouer un *do* dièse, non un *ré* bémol » ! Son attention scrupuleuse aux détails est quelque chose qui en impose. Son respect des œuvres des autres est admirable. De nos jours, personne n'a sans

doute fait autant que lui pour la musique contemporaine à travers le monde, et cette attitude est exemplaire et pleine de modestie.

Son XX<sup>e</sup> siècle est le sien. Des compositeurs comme Hindemith, Prokofiev, Chostakovitch ne doivent sans doute pas dépasser pour lui certains cadres nationaux. Boulez admire profondément Stravinsky, Varèse. La deuxième école de Vienne. Jeune, il n'avait de considération que pour ce qui allait dans la direction qu'il voulait, et qui était à coup sûr la sienne.

Mais l'histoire est pleine de ces dénigrements des grands entre eux. Inutile de donner des exemples...

J'aime tout, c'est mal ?

Clenn Gould. En dépit de ce qu'il y aurait à dire (son horreur du Sud l'a tué avant l'âge, son arrogance envers l'avant-garde, ses rejets lamentables), il fut un véritable artiste, qui marqua son temps, et ses premières *Variations Goldberg* sont un des miracles du disque.

Je tiens pour une chance d'être né et d'avoir grandi en Australie, sous le soleil, dans ce pays magnifique, au climat musical progressiste, avant-gardiste, et alerte. Si j'étais né à Vienne, peut-être aurais-je été écrasé par le poids d'une

tradition conservatrice, et plus bigote. En Australie, on nous a vite fait comprendre que les modernistes d'aujourd'hui seraient les classiques de demain. J'ai déjà vu cela se produire tant de fois !

Le temps qui passe sans que je travaille m'apparaît vain, et il me tarde d'être à nouveau à mon piano.

On est condamné à aller bien ! Ces trous de désespoir qui vous aspirent...

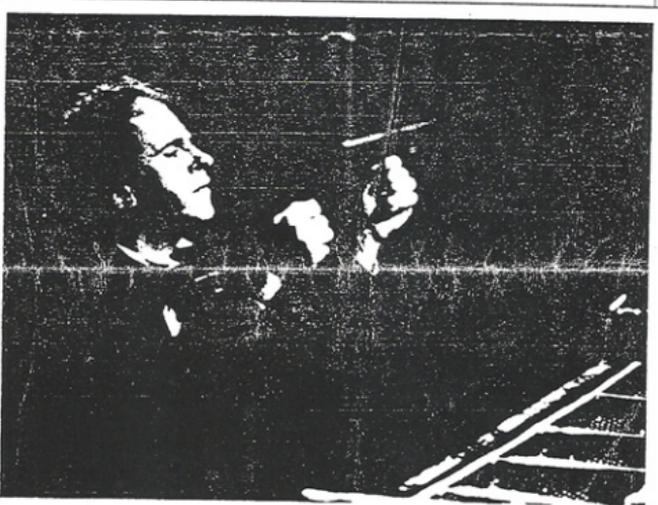
On peut être en manque de résolutions, mais il suffit de les prendre : elles sont les simulacres d'actes qu'elles annoncent et qu'on sait qu'on ne fera pas, d'autant moins qu'on les a prises avec plus de flamme : c'est un vice ; le pessimisme et l'optimisme, la lucidité et l'aveuglement, à chaque fois, se recouvrent, s'embrasent. Ainsi, l'on va de résolution en résolution, vers l'abstention et le néant. Je fêtais bien ma résolution de ne plus fumer en en grillant une ! Sur cet élan, ce serait quasi ne pas fumer...

Eric Anther : Et le Maestro ?

— Richter ! Sviatoslav Richter : « homme de très vieille civilisation, diamant noir de la modernité ».

Propos recueillis par  
Eric Anther

(1) Indiana University Press, Bloomington, Indiana, États-Unis.  
(2) Hermis, Erevan, Moss.



Aucun disque de Roger Woodward n'est disponible en France. Ni ses *Préludes* de Rachmaninov (EMI Australie), ni sa *Sonate* de Barraqué (EMI), ni ses *Préludes et fugues* de Chostakovitch (RCA). Pourquoi ? Dans la *Sonate* de Barraqué, il est bien plus précis et inspiré que notre Claude Helffer national. Et lorsqu'il joue Rachmaninov, Woodward réussit à se glisser dans la peau d'un grand virtuose très « années 20 ».

Ce pianiste majeur de notre temps ne déparait pas le catalogue 1988 des grands éditeurs pour lesquels il a jusqu'ici travaillé. Un souhait : que l'on édite son enregistrement du *Concerto en ré mineur* de Brahms capté live en 1980, à Leipzig. L'orchestre est celui du Gewandhaus, le chef, Kurt Masur ; c'est l'un des plus magistraux qu'il m'ait été donné d'entendre. Richter, l'écouter, s'est mis à pleurer.

A.L.